

reste une esquisse mais pose une hypothèse de travail qui semble féconde.

En conclusion, l'étude de Monsieur SAHLI est intéressante parce qu'elle est la prise de position d'un universitaire algérien, parce qu'elle apporte quelques précisions pertinentes sur quelques points de l'histoire de l'Algérie, sur les méthodes de la science historique. Malheureusement elle laisse le lecteur sur sa faim. L'on attendait qu'il fasse le point des travaux, des pistes de recherches ; or sur ce point essentiel, tout reste encore à faire. Et l'on vient à regretter que l'auteur, parce qu'il a quitté l'université, n'ait pu aller plus loin dans sa réflexion et ne soit pas là pour travailler avec les historiens étrangers venus coopérer dans son pays.

Claude COLLOT.

Basil DAVIDSON. — Les voies africaines

(" Cahiers libres " n° 73 et 74, Paris, Maspéro, 1965, 180 p.)

Auteur d'études historiques sur le continent africain, le Britannique Basil Davidson, en publiant les Voies africaines (après « *l'Afrique avant les blancs* », P.U.F. 1962 et « *Mère Afrique* », P.U.F., 1965) se propose « d'expliquer un certain nombre d'idées capitales sur le développement politique et économique de l'Afrique » (p. 11). Cet écrivain progressiste présente une mise au point, un diagnostic plus qu'une thèse passionnée, à la manière de son compatriote africaniste Jack Woddis. Se plaçant dans une perspective historique, B. Davidson appréhende la réalité africaine, que seuls quelques visionnaires avaient pu imaginer il y a quelques années, dans la dialectique de l'ancien et du moderne. De l'affrontement des idées anciennes et des nouvelles, du passé précolonial et de l'époque coloniale, de cette réaction chimique, l'Afrique affirme et affermit son originalité propre.

Sur le passé du continent, Davidson réfute les niaiseries et absurdités trop longtemps écrites. L'Afrique précoloniale a une histoire, non pas celle du chaos et de la stagnation de l'imagerie coloniale représentant l'Africain prosterné devant les idoles de pierre et de bois...

Au terme de la réaction produite au contact du régime colonial, la crise coloniale aggrave le décalage de la Société africaine vis-à-vis du monde développé. La sujétion du continent, la rupture des valeurs accentue la dégradation sociale, problème crucial posé à l'édification de la société nouvelle (p. 83). Cette société nouvelle, pour célébrer le mariage de l'ancien et du nouveau doit, sous peine de retomber par son retard dans une nouvelle sujétion, se régénérer intégralement. Mais dans quelle voie ?

Davidson étudie quelques uns des exemples que l'Afrique offre dans la confrontation de toutes les politiques possibles, des plus conservatrices aux plus progressistes en passant par toutes les solutions intermédiaires. L'auteur dans cette analyse tire parti d'une observation

concrète de l'Afrique dont il classe, d'une façon discutable, les Etats sous l'étiquette « d'engagés » ou « d'irrésolus » (p. 145 - 153). A dire vrai, tous sont engagés mais dans deux voies différentes. Au demeurant, les voies africaines, ne sont pas infinies en nombre. Il faut, pour Davidson, choisir (p. 177). Ce choix consacre largement le **socialisme** sans lequel l'indépendance politique ne serait qu'une coquille vide. Mais le socialisme africain prend l'allure d'une panacée aux usages multiples tout comme la planification.

Quant à la réalisation de la société nouvelle, elle implique des moyens et des attitudes vis à vis des obstacles intérieurs et extérieurs. D'abord la nécessité du Parti unique apparaît essentielle. A l'opposé de certains auteurs, Davidson voit dans le Parti unique un moyen et une fin. Le Parti unique ne peut être l'instrument d'une « Démocratie tutélaire » étape de la démocratie à l'occidentale, il ne saurait être encore l'aboutissement d'un multipartisme transitoire. Pourtant le parti unique est susceptible de tous les usages. Il peut servir le dictateur, la bourgeoisie, la démocratie véritable et le peuple. Ouvert aux masses populaires et fonctionnant démocratiquement, le parti unique animé d'une idéologie constructive, est assuré du succès en « collant » à l'opinion publique. L'opinion publique chez Davidson est le leit-motiv. Elle existe en Afrique et elle est la clé des problèmes. Sur ce point, les arguments de Davidson manquent de conviction comme l'opinion publique africaine manque parfois de moyens et de cadre d'action valables.

Mais l'effort de rénovation sociale se heurte à l'intérieur à des obstacles variables selon les lieux. Ici le tribalisme et la chefferie compromettent la réalisation de l'homogénéité sociale, notamment quand ils ont épaulé la colonisation, tandis que là où les chefs traditionnels ont adhéré à l'émancipation, des difficultés se résorbent. Cette différenciation peut assurément supporter des exceptions si l'on omet l'indispensable fondement économique comme le fait Davidson. La rénovation économique et politique doit, ajoute Davidson en s'appuyant sur les observations de R. Dumont, s'accompagner d'une rénovation administrative dans cette Afrique où l'Administration constitue la principale industrie avec les dangers bureaucratiques qu'elle entraîne. Cependant les obstacles d'ordre externe, le néo-colonialisme en premier appellent l'Unité africaine et le neutralisme. Il est certain en effet que des « Etats pygmées » ne sont ni de taille à résister à l'impérialisme, ni capables de résoudre seuls les problèmes du monde moderne. Davidson sur ce point, ne pousse pas davantage la problématique de l'Unité du continent et l'épreuve des faits récents vient démentir son optimisme généreux.

Sans doute certaine prévision de Davidson a été consacrée par les faits mais la période actuelle de reflux en Afrique n'infirme pas ses vues. Il est vrai qu'en concluant, l'auteur constate que l'Afrique nage dans le provisoire et que la suite de son développement reste à écrire ; sans faire de pari sur l'avenir de l'Afrique, il préfère d'abord scruter le passé.